

L'intimité du spectacle selon Matteau

Michèle Matteau, *Et les regrets aussi...*, roman, Les Éditions l'Interligne, Ottawa, 2007, 168 p.

Stéphane Girard

Numéro 137, automne 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41082ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Girard, S. (2007). Compte rendu de [L'intimité du spectacle selon Matteau / Michèle Matteau, *Et les regrets aussi...*, roman, Les Éditions l'Interligne, Ottawa, 2007, 168 p.] *Liaison*, (137), 67–67.

L'intimité du spectacle selon Matteau

STÉPHANE GIRARD



EN EXERGUE AU PLUS RÉCENT ROMAN de Michèle Matteau, *Et les regrets aussi...*, qui fut d'ailleurs finaliste au dernier Prix des lecteurs Radio-Canada plus tôt cette année, on trouve deux citations de Jacques Prévert et d'André Malraux: «Les feuilles mortes se ramassent à la pelle,/Les souvenirs et les regrets aussi...», et «La vérité d'un homme, c'est d'abord ce qu'il cache»; des citations qui remplissent d'emblée deux fonctions bien transparentes. Elles viennent, dans un premier temps, placer la prose de Matteau dans une filiation somme toute néo-classique dans la forme et profondément réaliste dans le contenu, comme en témoignent, par exemple, les descriptions minutieuses de ces allers et retours entre Roquambour, village pittoresque des Pyrénées orientales, et Ottawa, que Francis Casals, le personnage principal du roman, effectue. Les timides retours en arrière, que la narration marque par l'emploi de l'italique, relèvent aussi de cette esthétique réaliste, servant principalement à rendre crédible la crise existentielle que traverse Casals suite à la mort tragique de sa conjointe et de sa fille. De plus, qu'ils soient Français, Québécois ou Franco-Ontariens, tous les personnages du roman parlent cette même langue un peu fausse, légèrement artificielle mais toujours hautement littéraire, qui, jamais, ne se distingue véritablement du ton du narrateur, ce qui ne fait qu'accentuer le côté en quelque sorte *figé* de l'ensemble. Mais, du coup, ces deux citations servent également de générateurs thématiques puisque nous y trouvons là ce autour de quoi tournera le roman tout au long de ses cent soixante-dix pages: l'impossibilité de faire le deuil de ce temps à jamais perdu qu'est le passé et l'inéluctabilité de cet état d'hypocrisie — au sens que le grec veut bien donner à ce terme — chronique que constitue la vie d'adulte.

Quittant le Canada, pays où la mort des deux femmes de sa vie l'a durement frappé, Francis Casals, comédien basé à Ottawa mais natif du sud-ouest de la France, retourne à Roquembour, son patelin natal, pour y retrouver un certain réconfort, loin des feux de la rampe, mais aussi un sens à son existence, soudainement vide. D'entrée de jeu, c'est donc le champ lexical de la tristesse et de la dérélition, voire de la profonde mélancolie, qui envahit la narration: rêveries solitaires, passé envahissant surgissant de la mémoire, serrures rouillées, volets clos et rues désertes, père absent, fils raté, promesses non tenues, etc. On trouve

de manière somme toute convenue, dans les premiers chapitres du roman, tous les codes de la nostalgie — bref: les «regrets» du titre — qui, il faut bien l'admettre, relèvent malheureusement la plupart du temps du cliché. Le lecteur en vient donc à souhaiter un peu moins *savoir* et simplement mieux *voir* la doléance qui gagne le personnage mais qui lui reste, en quelque sorte, étrangère: littéraire.

Là où cette *littéralité* du roman réussit le mieux à s'imposer, par contre, c'est dans la relation complexe qu'entretient Casals avec son métier de comédien, une relation qui devient en fait une véritable réflexion sur le jeu de la subjectivité et de l'identité, tant au théâtre que dans la vie quotidienne. Casals, tel un personnage de roman (!), ne semble en effet exister que par le mot de l'autre: «Francis ne pouvait pas improviser. Il avait besoin qu'on lui tende un texte. Il ne vivait que dans un rôle. Sans cela, il ne pouvait libérer les émotions qui l'habitaient» (p. 41). C'est à cet égard que la mélancolie propre au personnage trouve tout son sens: «Il habite peut-être à merveille les personnages qu'il incarne, mais lui, Francis Casals, ne s'habite plus» (p. 21); le retour du personnage à son Roquembour natal sert donc, pour le sujet franco-ontarien qu'il est devenu, à revenir aux sources, à la langue et à la terre maternelles, question de mieux (re)trouver une origine à jamais différée, le sens d'une identité qui lui serait, malgré le temps perdu, propre. Cela dit, il n'y rencontrera que d'autres «personnages», tous — du berger au maire en passant par le gérant — remplissant avec plus ou moins de conviction, un rôle en quelque sorte écrit par l'histoire, c'est-à-dire par les autres. Mais sur la scène de l'intersubjectivité, n'est-ce pas là, au fond, également celui que nous avons tous à jouer, dans cette société du spectacle qui est toujours la nôtre? Peu à peu, donc, le réalisme initial de *Et les regrets aussi...* de Matteau cède la place à un humanisme oblique d'une grande actualité. ■

Michèle Matteau, *Et les regrets aussi...*, roman, Les Éditions l'Interligne, Ottawa, 2007, 168 p.

Stéphane Girard est professeur de littérature française à l'Université de Hearst.